



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modès.

De toutes les influences de la mode, la plus extraordinaire est celle qui s'exerce sur la taille des femmes, sur la manière dont on veut empreindre leur aspect, harmoniser leur forme, déterminer enfin ce charme, cet ensemble que l'on appelle *tournure*. Il semblerait cependant que le *beau* doive toujours être *beau*, et que les puissances du siècle et du goût n'aient rien à décider sur ce genre de luxe de la nature. Mais la civilisation, qui a tout défiguré ou perfectionné, est venue imposer jusque sur la taille des femmes des usages et des coutumes auxquels il a fallu nous soumettre, et depuis les formes grandioses de l'ancienne Grèce jusqu'aux ceintures effilées de nos miniatures de salon, nous avons vu bien des variations.

On a peine à comprendre comment le goût a pu passer des ceintures qui prenaient sous les épaules à celles qui descendaient sur les hanches : il n'a pas moins fallu que le talent des Leroy et des Coutant pour faire supporter la ceinture épaisse, la gorge coupée en deux, et les hanches aplaties qui formaient ce que l'on était convenu de trouver bien aux premiers jours de l'empire. Depuis, nous avons vu bien d'autres ciseaux s'exercer dans le coutil et la baleine, afin d'y saisir les coupes les plus avantageuses, et de perfectionnements en perfectionnements nous sommes arrivés à cette forme souple, délicate, gracieuse, devenue la mode d'aujourd'hui, et qui se révèle si heureusement sous le talent de M^{me} Clémançon, qui tient une supériorité bien acquise parmi toutes les faiseuses et faiseurs de corsets de notre époque. Nous comprenons trop l'importance du corset *sous*

apprécions trop combien de ce premier article de la toilette dépend tous les autres, pour ne pas donner avec zèle nos éloges et nos recommandations à M^{me} Clémançon, qui sait si artistement ajouter, par le soin de ses corsets, mille charmes à ce qui est bien, rendre bien ce qui est médiocre, et passable ce qui est laid. Car nous devons avouer qu'il existe des tailles laides, défectueuses, tristement déformées par la nature, les accidens, les souffrances, et à celles-là même M^{me} Clémançon a su offrir des combinaisons de coupe tellement ingénieuses, qu'elles remédient presque entièrement à tous les inconvéniens. Ajoutons surtout qu'il est encore un point principal dans les corsets en question, et n'hésitons pas à dire que leur prestigieuse perfection s'étend jusqu'à rendre l'aspect et la souplesse de la jeunesse à telle tournure commençant à subir le ravage des années. Nous ne citerons pas les exemples à l'appui de cette assertion, car un tel témoignage dériverait en impertinence; mais nous pensons qu'en secret plus d'une femme nous a su gré de lui avoir indiqué que pour elle existe une fontaine de Jouvence, rue du Port-Mahon, n° 8, à Paris.

Un des plus grands mérites de ces corsets est de ne donner ni gêne ni contrainte aucune, et de se façonner merveilleusement à tous les caprices de la mode. Ainsi par un seul coup de ciseaux, un point de plus ou de moins, ils rendent la taille plus longue, les hanches plus saillantes, selon que l'exigent les nouvelles inventions de la toilette. Pour le matin, et sortant du lit, des petits corsets précieux par leur élasticité et leur facilité à s'adapter, et d'autres corsets encore pour les femmes malades ou enceintes, se trouvent dans la maison que nous citons.

Il nous reste à donner un avis bien plus général sur l'importance de bien indiquer les mesures de la taille lorsque l'on fait

des demandes de la province ou de l'étranger. La multiplicité de ces demandes forçant M^{me} Clémançon à une grande exactitude, il serait convenable de mettre beaucoup de soin à employer le système de mesures que M^{me} Clémançon explique à toutes les personnes qui s'adressent à elle pour leurs commandes de corsets.

— Les chapeaux n'ont plus de révolution à subir dans leur forme tant que l'hiver n'aura pas fait ressentir ses premiers frimas. En attendant, on se contente de varier les ornemens, de choisir de nouveaux bouquets, en fleurs toujours très-déliées. Nous remarquons beaucoup de chapeaux en paille de riz ou paille d'Italie, avec les ornemens tout blancs. Nous plaçons aux rubans le demi-voile en dentelle de soie, prouvant, par son élégance et son usage si généralement adopté, que les fabriques de M. Violard ne sont point restées, même pendant l'été, au-dessous de leur supériorité dans toutes les confections de blanches, dentelles, tulles, etc., etc.

— Nous avons vu de superbes chapeaux en paille d'Italie, d'une telle finesse, que le tissu, aussi souple que celui d'une étoffe de soie, se façonnerait en tous les sens. Ainsi le bavolet de ces chapeaux était fait par une bande large de quatre doigts, froncée comme pourrait l'être un ruban. Sur le côté, un bouquet de plume paille, et ruban de satin paille; point de doublures ni de festons pour soutenir la forme de ces chapeaux, dont la principale beauté consistait dans une extrême flexibilité.

— Quelques jolies capotes en poulx de soie rose glacé blanc sont ornées au bas d'une ruche de tulle blonde. Les formes, assez resserrées, rapprochant ainsi cette ruche sur les faces, l'effet en est avantageux à la physionomie, et produit de jolis négligés.

— Il y a surabondance de coquetterie dans les formes des petits bonnets négligés. Jamais les tulles et dentelles n'ont

été choisis d'un tissu plus léger et plus clair ; puis, la nuance des rubans, roses ou bleus, toujours très-tendre, est encore adoucie par les liserés ou franges blanches qui les bordent. Ajoutez à cela le goût de la pose de ces rubans, tous ayant des nœuds placés de côté et garnissant la physionomie, ni plus ni moins gracieusement qu'une couronne de fleurs, et pour juger tout cela par vous-même, entrez chez M^{me} Payen, rue Vivienne, n° 15, et vous verrez tout ce que la lingerie peut produire de plus nouveau et de plus charmant.

— Une mode simple et qui doit aller à ravir pour coiffure de jeune personne est un petit velours noir, large d'une ligne, traversant le front en guise de bandeau.

— Un mot maintenant sur les toilettes d'hommes, mais rien qu'un mot qui résume que le luxe des robes de chambre s'est transporté de la ville à la campagne, que rien n'est de meilleur ton, pour un fashionable, que de s'envelopper dans les longs plis de soie ou de cachemire, serrés autour de sa taille par une riche cordelière, puis, le bonnet grec ou chinois sur la tête, les pantoufles à bouts aigus dans les pieds. Quant au costume habillé, toujours le petit jabot plissé très-fin, la couleur foncée, le bouton de soie plutôt que guilloché, et toujours pour oracle de la mode le nom d'*Humann*, que l'on va consulter, et qui ne parle jamais en vain.

SERVICES DE TABLE.

Nous ne sommes pas de ceux qui disent : C'est à la mode et c'est bien. La mode, nous l'avouons, a quelquefois des caprices bizarres, des rétrogradations grotesques, et il faut toute la puissance de l'usage pour nous engager à propager tel ou tel costume. C'est dans cette seule pensée que nous transcrivons ici la description de l'ar-

genterie ainsi qu'il est du bon ton de l'adopter aujourd'hui.

Ce que l'on appelle la *vaisselle plate* comprend tout le service de table : les plats, les assiettes, les casseroles. Ceci maintenant se fait sur les modèles Louis XV ; les bords découpés en sinuosités n'ont plus de ciselures, mais des moulures pleines en bosse. L'avantage que l'on peut y trouver est celui d'un entretien facile, tandis que ces ciselures si finement déliées se noircissaient promptement.

Pour passer en revue chaque objet en particulier, représentons-nous une table servie avec pompe ; les huit entrées sont dressées dans des plats carrés, bordés d'une guirlande de fleurs et de fruits, ciselés au poinçon. Ces plats sont posés sur une boule, et couverts d'une cloche carrée, à angles adoucis, au milieu de laquelle s'élève un fruit avec sa tige qui sert à l'enlever.

La soupière, basse et large, s'élève sur quatre griffes, et repose dans un plateau allongé, gravé au trait : ses anses contournées imitent les branches du roseau, et c'est une branche semblable qui surmonte le couvercle, se repliant gracieuse sur elle-même. De distance en distance les salières vermeillées à l'intérieur reçoivent les petites pelles d'or, et aux deux bouts sont les doubles salières, les moutardiers et les huiliers délicats. En parlant des moutardiers, nous n'entendons pas seulement ce petit vase isolé, destiné à la moutarde de Maille ou de Dijon ; d'autres, réunis comme un huilier en deux boeas à bouchons d'argent, sont consacrés au caviar et aux préparations anglaises ; les salières et le plateau de l'huilier sont entourés d'une ligne de fleurs comme les plats et les assiettes, ou d'un bord sinueux si le service est de ce genre déjà désigné.

Les plats de rôtis et de relevés ont souvent des gravures au trait, représentant des animaux. Ces détails anciens eux-mêmes conviennent surtout aux formes

anciennes, et s'accordent avec les moulures de ce que l'on appelle proprement l'*argenterie*, c'est-à-dire les couverts. Les modèles anglais ne sont plus de mode; on est revenu aux formes massives, aux branches à filet, terminées par la spatule moulée en bosse, où l'on grave les armes ou le chiffre. Les lettres gothiques sont fréquemment remplacées par des lettres ordinaires, façonnées quelquefois à la vieille mode, entourées d'une guirlande de fleurs. Les pinces à écrevisses et à asperges sont richement travaillées; les truclles à poisson tout unies, ou gravées au trait, ont un manche d'ivoire uni.

Les pièces détachées du service doivent se rapporter toutes aux pièces principales; de sorte que si on a eu la pensée du Louis XIV, les modèles d'objets de la plus petite importance n'en devront pas moins être dessinés avec une richesse sévère. Quelle que soit d'ailleurs la physionomie donnée à l'ensemble, on doit totalement rejeter les lignes délicates, les ciselures fines, les formes élancées, pour s'attacher aux modèles lourds et écrasés qui offrent, du reste, une extrême solidité, et ont certainement autant de grâce que les formes grêles et fragiles préférées il y a vingt ans.

Une saucière *nouvelle*, reproduisant fidèlement celles du dernier siècle, est longue à deux becs et deux anses, reposant dans un plateau oblong. Les casseroles à entremets sont très-basses, avec des anses entourées de feuilles d'acanthé, et un couvercle surchargé de travail, soit qu'il représente une coquille luisante ou une masse de fruits, dont un, s'élevant au sommet, forme le bouton.

Les ronds à bouteilles, plateaux luisants entourés comme les plats, n'ont aucune forme distinctive; ils suivent, ainsi que les seaux à rafraîchir, le genre du service en général, et se terminent sur les bords en fleurs saillantes, ou en lignes tortueuses. Les porte-couteaux n'ont rien de précis.

Le vermeil est d'un joli effet comme accessoire; on l'emploie souvent pour l'entourage; travaillé, il se détache et donne à certaines pièces l'aspect qu'elles auraient étant tout en or. Il y a surtout des services à déjeuner d'une coquetterie et d'une recherche ravissante. La théière basse, découpée à son entrée, que recouvre un lourd couvercle, en harmonie avec un bec court et ramassé, a une anse d'ivoire sculpté; le pot à crème, large et bas également, au col évasé, laissant voir l'intérieur de vermeil, est supporté par une anse d'ivoire. Le sucrier, à médaillons arabesques, contenant les pinces en vermeil, et une cafetière en forme de pot flamand, complètent ce déjeuner, réuni sur un plateau vermeillé.

Un mot sur ces cafetières au bec largement fendu, au col presque égal au ventre sur lequel se dessinent les armoiries ou le chiffre. Leur couvercle, que le ponce soulève au moyen d'un onglet placé à la charnière, est bombé, lisse et sans bouton; elles ne sont point élevées sur pattes, et pour en donner une juste idée, nous ne pouvons que les comparer aux vases du moyen-âge conservés jusqu'à la régence, et à ces pots flamands destinés à contenir la bière. Les ornemens dont elles sont couvertes, leur anse d'ivoire sculpté, leur donnent une grande richesse et beaucoup de distinction. Elles ont leur place non seulement à un déjeuner, mais au dîner pour le café.

Le porte-coquetiers est un meuble de recherche, dessiné d'après le porte-liqueurs. Chaque coquetier a sa place échancrée dans un plateau que supporte un montant; et tout autour sont rangées par nombre égal aux coquetiers les petites cuillers de vermeil, exclusivement réservées aux œufs pour lesquelles on les a faites étroites et arrondies du bout.

Comme détails, il nous reste à parler en exceptions des idées qui ont été présentées à la dernière exposition. Chaque pièce du service figurant une fleur, les

seaux à glace représentant une vaste corolle couronnée de pampres, tout enfin offrant à l'œil une image gracieuse, mérite bien d'être rappelé et imité. Mais ceci ne peut être qu'une fantaisie dans le luxe, et le luxe est déjà chose assez rare pour ne pas y joindre la fantaisie exceptionnelle. Ces fleurs délicates rentrent dans la condition de la mode passée dont nous condamnons tout à l'heure la fragilité. Il nous semble que les modèles du jour, solides et riches, conviennent parfaitement à l'argenterie qui doit rester héritage de famille et souvenir d'une époque dans l'avenir.

OULIE HIÉLAN.

Tandis que nos auteurs s'évertuent en compositions bizarres et surprenantes, nous recueillons dans les annales norvégiennes l'histoire d'un bandit, qui pourrait être la source de quelques volumes d'un intérêt qui réunirait à la fois le vrai et le merveilleux, et qui auraient un succès digne tout-à-fait de notre époque. Nous donnerons à l'appui l'extrait tiré de l'*Edinburgh literary Gazette*, et nous livrons à l'avenir le parti que l'imagination peut tirer de ce piquant épisode.

Les aventures d'Oulie Hiélan, qui est en ce moment dans les prisons de la Norvège, sont si bizarres, si extraordinaires, et elles présentent des circonstances si merveilleuses, que nous n'avons rien lu de plus romanesque dans les vies des plus fameux bandits racontées par M. Macfarlane. Un voyageur, qui a vu Oulie Hiélan dans sa prison, et qui a eu souvent occasion de s'entretenir avec lui, nous a fourni les matériaux de cette notice.

Le père d'Oulie Hiélan exerçait la profession de scieur de bois ; mais son fils se sentait trop d'ambition pour se contenter de gagner sa vie dans l'humble condition de son père. A l'âge de douze ans, sa

beauté le fit remarquer par la femme d'un des plus riches banquiers de Christiansand, qui le prit à son service. Il fut traité dans cette maison avec tant d'indulgence et de douceur qu'il eut tout le loisir de se livrer à tous les exercices du corps dont les Norvégiens font tant de cas ; il acquit une activité et une vigueur extraordinaires ; il levait des fardeaux d'un poids énorme, il luttait avec des hommes plus âgés et plus forts que lui, il nageait, il plongeait avec une habileté et une hardiesse étonnantes ; nul ne l'égalait pour la justesse du coup-d'œil au tir à la carabine, et telle était son agilité qu'il surpassait même un daim à la course. Oulie Hiélan ne s'en tint pas là : il apprit les légendes les plus vieilles et les plus curieuses de la Norvège, et la connaissance des attributs propres aux divinités et aux esprits des bois, des eaux, de la terre et de l'air lui devint tout-à-fait familière.

Hiélan commença à sentir, à l'âge de dix-huit ans, que son caractère fier et impétueux, son insouciance et son audace, son esprit bouillant, ne lui permettaient plus de rester dans la maison de sa bonne maîtresse, où ses jours s'écoulaient avec tant de douceur. Il quitta donc son service, le cœur pénétré d'une vive reconnaissance, et vécut quelque tems en aventurier ; mais la modicité de ses ressources le força bientôt d'entrer en qualité de domestique chez un riche marchand qui habitait dans sa maison de campagne, à une petite distance de Christiansand. On lui donna le soin des chevaux. Souvent monté sur le dos, il parcourait des distances considérables, visitait des vallons presque inconnus. D'autres fois, emporté par son esprit impétueux, par son audace et par son insouciance, il s'engageait dans les lieux les plus inabornables de la côte, dans des gorges profondes, dans des rochers escarpés, animé par la vague espérance de rencontrer et de tuer Rock Bull, un des esprits les plus redoutables de ces contrées, et qui, suivant les croyances superstitieuses,

ses des paysans norvégiens, prend la forme d'un taureau dès qu'il voit que sa retraite est découverte.

Il n'est pas malaisé de concevoir qu'Hiélan se lassât bientôt de sa nouvelle situation ; il sentait depuis long-tems qu'il n'était pas fait pour cette vie simple, régulière, à laquelle le condamnaient ses travaux de chaque jour. Donc il résolut de courir les grands chemins, de former une bande d'hommes déterminés qui le reconnaîtraient pour chef. Son projet était de s'illustrer à tout prix, et de placer son nom à côté de ceux des génies de la Norvège. Ce n'est pas la soif de l'or qui le tourmentait ; le but qu'il voulait atteindre était plus noble et plus élevé : émule des anciens chevaliers, il voulait se faire le redresseur des torts, et secourir par tous les moyens en son pouvoir le pauvre contre le riche et le puissant.

Hiélan était arrêté dans l'exécution de ses projets par le manque d'argent. Il y avait quelques jours qu'il rêvait aux moyens de surmonter cet obstacle, quand son maître le chargea de porter à un de ses cliens une grosse somme d'argent. Hiélan profita de cette occasion ; il garda l'argent, se jeta dans la montagne, et se cacha dans un asile connu seulement de lui et des chèvres sauvages. Il demeura au milieu des rochers pendant quelques jours ; mais comme il s'ennuyait dans sa retraite, il alla à Christiansand faire emplette des objets qui lui étaient nécessaires. Il ne tarda pas à être arrêté, et le marchand qui avait porté plainte contre lui le fit condamner à la bastonnade et à un long emprisonnement. La prison ne faisait aucunement peur à Oulie Hiélan, il savait qu'il lui serait aisé de s'échapper ; mais l'idée seule qu'il allait recevoir des coups de bâton irritait la fierté de son esprit. Et la nuit, quand tout dormit autour de lui, il parvint, après des efforts extraordinaires, à déplacer deux barreaux de fer de sa prison et à s'échapper.

Cette mésaventure le rendit d'abord

plus prudent. Cependant quelques jeunes Norvégiens déterminés dont il avait fait choix pour composer sa troupe, s'étaient procurés des armes et tout ce qui leur était nécessaire pour le genre de vie qu'ils allaient mener ; alors Oulie Hiélan commença à lever des contributions sur les riches propriétaires, et à distribuer des secours aux paysans pauvres. Sa rare vigueur, son activité extraordinaire, sa fermeté, sa résolution, le jetèrent dans les aventures les plus chevaleresques et les plus merveilleuses.

C'était l'homme dont on parlait le plus dans les contrées du Nord ; beau, brave, il était toujours galant envers les dames ; dans toutes ses expéditions, il leur donnait la main pour les aider à descendre de voiture, il les faisait asseoir commodément sur la route quand ses compagnons s'occupaient à vider les porte-manteaux et les coffres de la voiture ; jamais de jurons, de mots grossiers ; au contraire, toujours de la politesse, des égards presque respectueux, car il ne lui arrivait jamais de maltraiter les voyageurs. Souvent même il se contentait de prendre l'argent qu'ils portaient sur eux, sans ouvrir les malles. Les aumônes qu'il faisait étaient fort abondantes, car sa générosité était inépuisable.

Les paysans et les montagnards norvégiens racontent une multitude de traits de la bienfaisance d'Hiélan ; aussi, c'est le nom le plus populaire de toute la Norvège. Les vœux de notre héros étaient donc exaucés ; les croyances superstitieuses du peuple mirent son nom parmi ceux de leurs génies, et quand un pauvre paysan recevait quelques secours dont il ignorait la source, quand il lui arrivait une bonne aubaine, il ne manquait pas de l'attribuer à Niépén ; le bon génie de la Norvège, ou à Oulie Hiélan ; car un grand nombre de traits semblables à celui que nous allons citer faisaient croire qu'il possédait une puissance surnaturelle.

Pendant un hiver très-rigoureux, Oulie Hiélan, chassé par le froid des gorges

de ses montagnes, fut forcé de descendre dans la plaine ainsi que ses compagnons. Les uns s'établirent dans des fermes, d'autres dans les villages des environs, en ayant soin de se déguiser, en se laissant croître la barbe et les cheveux, ou en changeant de costume. Hiélan fut accueilli dans la maison d'une veuve en qualité de propriétaire d'une petite ferme. Comme ses forces le mettaient à même de faire un travail trois fois plus grand que celui d'un homme ordinaire, il se fit bientôt apprécier, et il passa six semaines environ dans cet asile. Il s'était fait chérir de toute la famille; c'était lui qui distribuait le travail, qui commandait dans la maison. La veuve ne prenait conseil que de lui, et aux heures de loisir il jouait avec ses enfants qui lui racontaient souvent ses propres aventures et lui récitaient des légendes dont il était le héros. Cependant la saison rigoureuse s'était écoulée, et Hiélan s'apprêtait à quitter cette modeste demeure où il avait joui d'un bonheur si tranquille et si doux, quand le receveur de taxes arriva à la petite ferme et menaça la veuve de la mettre à la porte de sa maison si elle n'acquittait immédiatement ce qu'elle devait. On se fait aisément une idée du désespoir de la pauvre femme qui n'avait pas de quoi satisfaire l'exigeant receveur. Hiélan ne put voir sans émotion les angoisses de cette malheureuse famille, et comme il n'avait point d'argent à donner, il résolut, lui, dont la passion dominante était l'amour de la liberté, de se sacrifier pour ses hôtes. « Ne craignez rien, dit-il à la pauvre veuve qui versait un torrent de larmes, ne craignez rien, vous ne serez point chassée de votre ferme. L'homme qui vous parle est Oulie Hiélan. Vous savez que ma tête est mise à prix; la somme qui sera donnée à celui qui me livrera dépasse de beaucoup ce que vous devez. Allez trouver le gouverneur et dites qu'Oulie Hiélan est entre vos mains. Ne craignez rien pour moi. Je vais attendre ici les gardes; allez. »

La pauvre femme était dans la stupeur; elle ne pouvait croire qu'elle avait sous les yeux le fameux bandit dont on racontait tant de choses merveilleuses. Mais son accent était tel, qu'il n'y avait pas à douter de la vérité de ses paroles. Et comme la vieille femme lui répondait, les larmes aux yeux, qu'elle aimerait mieux souffrir les plus grands malheurs plutôt que d'être la cause de son arrestation, Hiélan fit évanouir tous ses scrupules en lui disant qu'il connaissait d'infailibles moyens de se tirer des mains des soldats. Persuadée que son hôte possédait quelque charme mystérieux, la veuve fit arrêter Hiélan, et la récompense qu'elle reçut servit à payer ses taxes.

Notre héros fut donc emmené par des soldats, les mains liées derrière le dos. On prit le chemin de Christiansand. Après une longue étape, on s'arrêta dans la cabane d'un paysan, où l'on devait passer la nuit. Les soldats, qui n'avaient aucune idée de la force extraordinaire de leur prisonnier, se confiant d'ailleurs dans leur nombre, s'assirent autour de lui, et prirent plaisir à lui entendre raconter quelques-unes de ses aventures. Ses paroles, sa physionomie ouverte et riante, sa gaieté, les mirent de bonne humeur; pendant le souper, qui se prolongea bien avant dans la nuit, le vin ne fut pas épargné, et Hiélan eut soin de verser libéralement à ses gardiens deux grands flacons d'eau-de-vie qu'il avait mis sur son épaule avant de sortir de la ferme. Il faisait semblant de boire plus encore que ses gardiens pour ne pas éveiller de soupçons; et laissant tomber sa tête sur la table, il feignit de dormir. Les vertus de la liqueur qu'Hiélan avait si généreusement distribuée à ses gardiens ne tardèrent pas à opérer, et bientôt ils s'endormirent tous sans même quitter la table. Quand il vit qu'il n'avait plus rien à redouter des soldats, il se leva doucement, et sortit sans faire de bruit. Deux coups, qu'il appliqua vigoureusement contre une grosse pierre, firent vo-

ler en éclats les menottes qui lui liaient les mains, et il se vit tout-à-fait en liberté. Il reprit immédiatement le chemin qui menait à la ferme de la veuve, afin de faire cesser ses inquiétudes sur son sort ; puis il rentra dans les profondes gorges des rochers où il retrouva ses compagnons. La première nouvelle que ses gardiens eurent de leur prisonnier, fut qu'il avait secouru un paysan de sa bourse la nuit suivante, à plus de cinquante milles de distance du lieu d'où il s'était échappé.

Un bonheur extraordinaire l'accompagna long-tems. Quoique sa tête fût mise à prix, que son signalement fût affiché à la porte de toutes les villes et des villages, avec promesse d'une forte récompense à celui qui le livrerait, Hiélan continuait toujours son dangereux métier. La nature du pays, hérissé de montagnes, sans routes frayées, rendait bien difficile l'arrestation des brigands ; sa bande, peu nombreuse, était composée de quinze ou dix-huit hommes dont la fidélité et la résolution étaient depuis long-tems éprouvées, et qui redoutaient et admiraient à la fois leur chef.

(LA SUITE AU PROCHAIN NUMÉRO.)

Théâtres.

M. Duponchel, qui a montré un talent réel dans tous les ouvrages qu'il a successivement montés depuis *la Mulette* jusqu'à *la Juive*, vient d'être appelé à la direction de l'Académie Royale de Musique. Et l'expérience qu'il a acquise dans ce théâtre, assure la prospérité dont l'Opéra a

jouï sous la direction de M. Véron. Le premier ouvrage nouveau qui sera joué sous la direction de M. Duponchel, est un grand opéra de M. Meyerbeer.

— M. Casimir Delavigne vient de lire au comité du Théâtre-Français une comédie nouvelle en cinq actes ; la pièce a été sur-le-champ mise à l'étude.

— L'Opéra-Comique, en déployant la plus heureuse activité, mérite bien la faveur dont il jouit. Les reprises et les nouveautés se succèdent avec rapidité, et enrichissent tous les jours le répertoire. La *Fiancée* a été jouée par Chollet, M^{lle} Prévest et M^{lle} Monsel. Cette semaine le tour de *Zampa*, chef-d'œuvre d'Hérold et de la musique française. Cet ouvrage est remonté avec le plus grand soin ; l'administration veut avec raison que rien ne manque à l'exécution scénique et musicale de cette pièce.

— En attendant *Mallet*, qui ne sera probablement représenté que le mois prochain au Vaudeville, on s'occupe de restaurer la salle autant que peuvent prudemment le permettre les bruits de sa prochaine démolition. Les travaux dureront un mois. On a, dit-on, relevé les dessins des nouveaux ornemens sur une salle de spectacle intérieur qui fait partie du sérail d'été d'Ispahan.

— On parle beaucoup des soirées musicales que le *Jardin Turc* donne à ses habitués : Tolbecque et Louis Chollet sont à l'œuvre. Par ses constans efforts le chef de ce bel établissement a bien mérité de la bonne société.

A ce Numéro sont jointes les planches 1186 et 1187.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.
Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f.
Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
On s'abonne au bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n° 2, et chez tous les directeurs de Postes des Départemens.
Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.



Modes de Paris.

31 Août 1835.

N^o 286.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 21 près le passage de l'Opéra.

Bonnets en tulle brodés de Mme Sayan rue Vivienne, 13.

Seigneur en Tocaros. Façon de Mme Camille rue Choiseul, 15.

Mess^{rs} S. & J. Fuller N^o 34 Rathbone Place, London.

Modes de Paris.

31 Aout 1835.

N.º 1287.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 21 près le passage de l'Opéra.

Toilette pour promenades à Cheval, et Livrée pour domestique.

Couffure de M. Bruckmann, rue de Grammont, 26.

New York & J. Fuller N.º 36, Rathbone Place, London.